

## Vidéo

Johanne Larue

---

Number 155, November 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50263ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Larue, J. (1991). Review of [Vidéo]. *Séquences*, (155), 10–12.

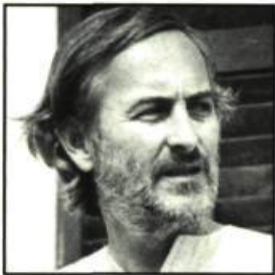
s'acharnent contre vents et marées à mener à bon port en premier les aventures de Christophe Colomb, comme nous l'annoncions dans le dernier numéro de *Séquences*, le Canada s'est également lancé dans la course. **Claude Lortie** tourne présentement le documentaire *Amérique 500 ans / Hemispher*, un documentaire de six heures relatant la venue de Colomb sur le continent en 1492. Radio-Canada diffusera-t-elle ce film avant la sortie en salles des deux superproductions?

### Je te donne ma femme

Le réalisateur du troublant *Henry — Portrait of a Serial Killer*, **John Mc Naughton**, se joint au clan Scorsese. En effet, le petit italien, sous sa barbe maintenant, produira son prochain film, *Mad Dog and Glory*. Deux autres membres du clan participent au projet: le scénariste de *The Color of Money*, Richard Pryce, de même que l'infatigable Robert De Niro, qui accumule film sur film ces temps-ci. Le comique Bill Murray et la charmante Uma Thurman complètent la distribution de ce polar, dans lequel un truand donne une femme superbe à un flic timide et non-violent qui lui a sauvé la vie. Quel cadeau!

### Anthony et Vanessa

Le classique **James Ivory** et



son prestigieux producteur Ismail Merchant viennent de compléter la réalisation de *Howard's End*. Le duo demeure fidèle au romancier E.M. Forster qu'il a adapté déjà à deux reprises. Anthony Hopkins et Vanessa Redgrave se partagent la vedette de cette reconstitution victorienne. Un extrait de ce film fut

présenté lors de l'hommage rendu à l'illustre comédien au dernier Festival des films du monde.

### Dis-moi qui tu fréquentes

La politique des années 60 ressurgit dans deux oeuvres fort différentes. D'abord, **Spike Lee**



tournera finalement sa version des faits en ce qui concerne *Malcolm X*, qui sera interprété par Denzel Washington, le Stephen Biko du film de Richard Attenborough. D'autre part, **Oliver Stone** travaille au montage de *JFK*, dans lequel Kevin Costner incarne un agent du FBI qui enquête sur l'assassinat du Président Kennedy. Le premier bout à bout du film fait pratiquement quatre heures!

### Angoisse

**Brian De Palma** revient enfin à ce qu'il fait mieux, le thriller. De plus, il écrit lui-même le scénario de ce suspense psychologique, qui aura pour titre *Father's Day*. Le dernier scénario écrit par De Palma et réalisé par le maître remonte à 1984 avec *Body Double*. Ce retour tant attendu par ses admirateurs dévoilera-t-il un autre classique du genre? Soyons patients, le tournage ne débute qu'en 1992.

### Post-scriptum

Petit erratum, en terminant. Contrairement à ce qui fut annoncé dans la dernière chronique, ce n'est plus Annette Bening qui enfilera le costume de Catwoman dans *Batman II*, mais bel et bien Michelle Pfeiffer. Ce joli minois pourra enfin montrer de quel... boyau elle se chauffe! Griffes-moi quand tu voudras, Michelle.

André Caron

## SHAKESPEARE SUR VIDÉO

En attendant la sortie prochaine de *Prospero's Books*, la version Greenaway de *La Tempête* de Shakespeare (voir chronique festivals), nous avons pensé qu'il serait à propos de faire le recensement des oeuvres du barde anglais sur vidéo. Les adeptes de soirées de visionnements thématiques n'ont que l'embarras du choix: Shakespeare pullule sur vidéo.

On peut vouloir commencer par le commencement, c'est-à-dire avec des pièces de théâtre filmées. La CBC a eu la bonne idée de transférer sur cassettes vidéo ses retransmissions télévisées du Stratford Shakespeare Festival qui se tient chaque année en Ontario. C'est ainsi que l'on peut avoir le plaisir d'assister à la performance de l'acteur canadien Len Cariou, dans la peau de Petrucchio, sur la cassette consacrée à *The Taming of the Shrew*. Sharry Flett lui tient tête dans le rôle de Katharina et le tout est mis en scène par Peter Dews, un Britannique comme il se doit. La production est récente et filmée avec tout le soin et toutes les conventions que l'on connaît à Radio-Canada. Dans la même collection, on peut trouver *As You Like It* qui met en vedette des acteurs moins connus, Rosemary Dunsmore, Andrew Gillies, Roberta Maxwell et Nicholas Pennell dans une mise en scène d'Herb Roland. Les nostalgiques préféreront sans doute les versions «théâtre en canne» de la télévision britannique. La compagnie anglaise Thames s'est associée à HBO pour sortir sur vidéo sa collection shakespearienne. Les productions sont moins récentes que celles de la CBC, mais ont l'avantage d'avoir été réalisées en fonction du petit écran, c'est-à-dire avec une certaine mise en scène télévisuelle. Une spécialité des Britanniques. Deux de ces productions valent le déplacement au club vidéo: le *Macbeth* de Charles Warren avec Michael Jayston dans le rôle-titre et Barbara Leigh Hunt en Lady M, et *King Lear* mettant en vedette le toujours étonnant Patrick Magee.

Une fois bien réchauffé par les planches, on peut se laisser guider par Sir Laurence Olivier qui, le premier, a su transposer Shakespeare à l'écran, dans toute sa vitalité. Trois classiques s'imposent, *Henry V*, *Hamlet* et *Richard III*. Le premier a été réalisé en 1945 et reflète magnifiquement l'esprit de l'époque, alors que les Britanniques étaient encore tout gonflés de l'importance de leur effort de guerre. On peut même dire que le *Henry V* d'Olivier fut au patriotisme anglais ce que John Wayne fut à celui des Américains dans tous ses westerns et ses drames guerriers; le raffinement en plus, il va sans dire. Reste que la réalisation d'Olivier étonne par son originalité et son modernisme. Le film débute dans des décors stylisés qui imitent l'espace scénique du Globe Theatre où les pièces de Shakespeare furent jouées au XVI<sup>e</sup> siècle, la réalisation soulignant l'origine dramaturgique du scénario. Progressivement, Olivier fait évoluer le drame à l'écran dans des décors et des lieux de plus en plus réalistes et de moins en moins théâtraux, jusqu'à nous faire oublier le carton-pâte des premiers plans, où il nous ramène cependant en fin de parcours. Symétrie et ludisme obligent, *Hamlet* (1948) représente



un pas de plus vers le vérisme cinématographique. Son tournage s'est effectué au Danemark, à Elsinore. L'effet est saisissant. Non seulement parce que la photographie est belle et les décors naturels impressionnants, mais parce que, pour la première fois, le texte de Shakespeare est interprété

sur le site même du drame qu'il raconte. La magie du cinéma. Malgré le succès d'estime que remporte *Hamlet*, Olivier ne s'attaque à *Richard III* que huit ans plus tard. Tout aussi étrangement, il revient à une mise en scène plus théâtrale qui, malheureusement, n'a pas l'originalité de celle d'*Henry V*. La production est tout de même de qualité. Une attention particulière a été portée à l'agencement des couleurs, et Olivier mord à belles dents dans le rôle de Richard III. Il campe un vilain terrifiant, même si sa performance est un peu cabotine par moments. On pardonne facilement au grand Sir. D'ailleurs, pourquoi boudier notre plaisir? Après tout, Shakespeare écrivait des divertissements populaires.

À l'encontre de Laurence Olivier, dont les films font figures de chiens de garde devant l'oeuvre du barde, deux grands réalisateurs ont assujéti l'univers de Shakespeare à leur vision personnelle. Il s'agit d'Orson Welles et de Roman Polanski. Si *Othello* (1952) et *Chimes at Midnight* (1967) se font rares dans nos clubs vidéo, le *Macbeth* de Welles est disponible chez les détaillants qui se spécialisent dans les classiques. Sorti en même temps que le *Hamlet* de Laurence Olivier, le film de Welles souffrit de la comparaison. On jugea son essai filmique trop expérimental (l'introduction en voix-off sur fond noir) et ses décors trop artificiels. Welles, lui-même, avoua s'être servi des effets de brume pour masquer la pauvreté de sa production. Quoi qu'il en soit, l'austérité et l'expressionnisme du film lui confèrent une grande beauté. Le film rappelle même, par moments, *Ivan le Terrible* d'Eisenstein. *Macbeth* s'inscrit parfaitement dans l'odyssée stylistique de Welles et gagne à être redécouvert. Tout aussi personnel et maudit par la critique de l'époque, le *Macbeth* de Polanski en fait voir de toutes les couleurs. Réalisé en 1971, le film met en vedette John Finch et Francesca Annis, de jeunes acteurs donnant un coup de fouet à la tragédie écossaise de Shakespeare. On note un souci

d'authenticité particulier. L'excellente reconstitution d'époque préfigure d'ailleurs le travail minutieux que Polanski effectuera sur *Tess*. L'originalité de son *Macbeth* tient cependant à son



côté grand-guignolesque. La violence ne se fait pas en coulisse et l'hémoglobine éclabousse l'écran dans la plus pure tradition du Théâtre du Sang. Cela peut choquer, mais n'en déplaît aux puristes, Polanski ne fait qu'extérioriser, et avec quelle efficacité, l'horreur latente au sein de la pièce. *Macbeth* fait suite à *Repulsion* et prépare la voie pour *Le Locataire*. Le cinéma de Polanski est à son meilleur lorsqu'il explore les zones interdites de l'inconscient. *Macbeth* est un cauchemar en technicolor.

Ceux qui ont l'estomac plus fragile et l'âme plus sentimentale préféreront sans doute les excursions de Franco Zeffirelli en territoire shakespearien. *Séquences* a déjà parlé d'*Hamlet* (voir no. 151, p. 60) sorti cette année sur nos écrans et mettant en vedette Mel Gibson dans la peau d'un prince plus fébrile et érotique qu'à l'accoutumée. Les nostalgiques peuvent aussi louer sur vidéo *Roméo et Juliette* dont la réputation n'est plus à faire. En 1968, la jeunesse et l'ardeur sexuelle des deux protagonistes, interprétés par Leonard Whiting et Olivia Hussey, surprisent les spectateurs mais captivèrent leur attention. Le monde était prêt pour une telle audace; c'était, bien sûr, l'époque de l'amour libre et du *flower power*. Cependant, le film n'a pas très bien vieilli. Son romantisme à l'eau de rose apparaît un peu puéril avec le recul et l'innocence des personnages affectée. *Roméo et Juliette* est

sans doute la plus éternelle des histoires d'amour, mais elle nécessite une lecture nouvelle à chaque génération. Zeffirelli a aussi adapté pour l'écran *The Taming of the Shrew* (1967). La production est fastueuse et bénéficie d'un casting exceptionnel: Richard Burton et Elizabeth Taylor. Ces deux-là sont nés pour jouer Petruchio et Katharina. Leur performance jubilatoire soulève le film et donne des ailes au texte de Shakespeare. Pour son adaptation d'*Othello* (1986), Zeffirelli a choisi de passer par Verdi. L'avant-dernier opéra du grand maître italien, inspiré de Shakespeare, il va sans dire, est aussi un de ses plus bouleversants. Bien que le texte original dût être considérablement réduit par Boito, le librettiste, ce dernier avait tout de même réussi à demeurer fidèle à l'esprit de Shakespeare. Malheureusement, Zeffirelli a procédé à d'autres coupures, déséquilibrant l'oeuvre lyrique imaginée par Verdi. La partition demeure tout de même d'une beauté à fendre l'âme, l'orchestration est des plus raffinées. Pour son adaptation au cinéma, Zeffirelli a confié le rôle d'*Othello* à Plácido Domingo, maquillé maladroitement, et celui de Desdemone à Katia Ricciarelli (très belle voix verdienne). Quelques passages sont plus réussis que d'autres, dont le duo d'amour, dans ce qui demeure un film à demi-réussi, avec une mise en scène lourde et grandiloquente.

L'*Othello* de Zeffirelli est tout de même plus cinématographique que celui qui met en vedette Jon Vickers sur étiquette vidéo Deutsche Grammophon. Il s'agit d'une autre représentation de l'opéra de Verdi, cette fois-ci effectuée sur les planches de Munich, en 1974. On retrouve Von Karajan au pupitre. L'enregistrement vidéo, disponible en Hi-Fi Dolby Stereo, a tout de même le mérite d'immortaliser la performance de deux monstres sacrés. Pour ceux qui voudraient allier vidéo, Shakespeare et ballet, il existe une version filmée du *Roméo et Juliette* de Prokofiev. Le document vidéo, disponible grâce à Thorn EMI et HBO, donne à voir

une représentation du Royal Ballet, à Covent Garden, en 1984. La mise en scène est de Norman Morrice et les danseurs sont Wayne Eagling et Alessandra Ferri.

Plus près de la lettre de Shakespeare, il existe aussi des essais isolés de transpositions filmiques de ses pièces. On peut facilement trouver le *Julius Caesar* de Joseph L. Mankiewicz et celui



de Stuart Burge. Le premier, réalisé en 1953, a la chance de compter au sein de sa distribution Marlon Brando et James Mason. Le deuxième film, tourné en 1970, est moins impressionnant. La réalisation est plus frustrée et l'interprétation de Charlton Heston, ainsi que celle de Jason Robards, sont plutôt lourdes. John Gielgud est au générique des deux productions américaines.

C'est l'Angleterre qui détient le record d'adaptations cinématographiques des pièces de Shakespeare. Tony Richardson a réalisé *Hamlet*, en 1969, après l'avoir mis en scène sur les planches de Londres. On retrouve Nicol Williamson, le Merlin d'*Excalibur*, dans le rôle du prince danois et Marianne Faithfull, années soixante obligent, dans celui d'Ophélie. Peter Brook a tourné *King Lear*, en 1971, au Danemark, avec Paul Scofield dans le rôle-titre. Une production sévère et exigeante. On trouve aussi une version primesautière du *Song d'une nuit d'été*, réalisée en 1968 par Peter Hall, avec les membres du Royal Shakespeare Co. de l'époque, soit Diana Rigg, David Warner et Ian Holm, des acteurs de talent devenus célèbres par la suite. Le tournage s'est effectué en décors naturels et l'action est contemporaine.

La palme d'excellence revient cependant à Kenneth Branagh, l'enfant terrible du théâtre britannique qui récemment osa refaire, pour le grand écran, le *Henry V* qui avait fait la gloire de Sir Laurence Olivier. Branagh relève le défi avec panache. Il réalise et interprète lui-même le rôle-titre avec une vision nouvelle et aussi forte que celle de son prédécesseur. Son film est passionné, fougueux et authentique (voir *Séquences* no 145, p. 58). Il nous rend la langue de Shakespeare familière sans lui ôter sa poésie. (En fait, l'impact de sa performance est comparable à celle de Depardieu dans *Cyrano de Bergerac*.) On ne peut qu'attendre la suite.

Après toute cette flopée de transpositions fidèles, les vidéophages voudront peut-être se faire la dent sur des adaptations libres des oeuvres de Shakespeare. Pour ne nommer que les plus intéressantes, citons *The Tempest* de Paul Mazursky, *A Midsummer Night's Sex Comedy* de Woody Allen, deux films qui s'inspirent de *King Lear*, l'étrange *Where the Heart Is* de John Boorman et le magnifique *Ran* de Kurosawa. Le célèbre cinéaste japonais a aussi adapté *Macbeth*. Il



s'agit de *Throne of Blood*. Pour la finale, deux oeuvres inspirées de l'univers shakespearien: *Shakespeare Wallah* de James Ivory et *Rosencrantz and Guildenstern are Dead* de Tom Stoppard.

Shakespeare is alive and well and living on video.

Johanne Larue

## Fiche Technique

### AS YOU LIKE IT

(Réal.: Herb Rolland)  
CBC Video, 1986

### HAMLET

(Réal.: Laurence Olivier, 1948)  
Paramount Home Video 12569

### HAMLET

(Réal.: Tony Richardson, 1969)  
RCA/Columbia Home Video  
Hi-Fi Stereo

### HAMLET

(Réal.: Franco Zeffirelli, 1990)  
Warner Home Video 12200  
Digital Hi-Fi Dolby Stereo

### HENRY V

(Réal.: Laurence Olivier, 1945)  
Paramount Video 12570  
Hi-Fi Dolby sur certaines pistes

### HENRY V

(Réal.: Kenneth Branagh, 1990)  
CBS Fox Video 2575  
Hi-Fi Stereo, codé pour mal-entendants

### JULIUS CAESAR

(Réal.: Joseph L. Mankiewicz, 1953)  
MGA UA  
Hi-Fi Stereo Dolby sur certaines pistes

### JULIUS CAESAR

(Réal.: Stuart Burge, 1970)  
Republic Pictures Home Video  
2139

### KING LEAR

(Réal.: Peter Brook, 1971)  
Warner Home Video 26012

### KING LEAR

(BBC TV)  
HBO Video 0246

### MACBETH

(Réal.: Orson Welles, 1948)  
Republic Pictures Home Video  
2514

### MACBETH

(Réal.: Roman Polanski, 1971)  
RCA/Columbia Home Video 60622  
Hi-Fi

**A MIDSUMMER NIGHT'S DREAM**

(Réal.: Peter Hall, 1968)  
Warner Home Video 26013

**A MIDSUMMER NIGHT'S SEX COMEDY**

(Réal.: Woody Allen, 1982)  
Warner Bros. 22025

**OTELLO (OPÉRA)**

(Réal.: Franco Zeffirelli, 1986)  
Media Home Video M903  
Hi-Fi Stereo

**OTELLO (OPÉRA)**

(Chef d'orch.: Herbert von Karajan)  
Polygram Music Video 072 501-3

**RAN**

(Réal.: Akira Kurosawa, 1985)  
CBS Fox 3732  
Hi-Fi Stereo

**RICHARD III**

(Réal.: Laurence Olivier, 1956)  
Nelson Entertainment 6206  
Classic Drama  
Hi-Fi Mono

**ROMEO AND JULIET (BALLET)**

(Réal.: Norman Morrice, 1984)  
Thorn EMI HBO Video 3386  
Hi-Fi Stereo

**ROMEO AND JULIET**

(Réal.: Franco Zeffirelli)  
Paramount Home Video

**ROSENCRANTZ AND GUILDENSTERN ARE DEAD**

(Réal.: Tom Stoppard, 1990)  
Nova Home Video 63618  
Hi-Fi Stereo

**SHAKESPEARE WALLAH**

(Réal.: James Ivory, 1965)  
Embassy Home Entertainment  
7677 Drama  
Hi-Fi Mono

**THE TAMING OF THE SHREW**

(Réal.: Franco Zeffirelli, 1967)  
RCA/Columbia Home Video 60110  
Hi-Fi

**THE TAMING OF THE SHREW**

(Réal.: Peter Dews)  
CBC Video 1986

**TEMPEST**

(Réal.: Paul Mazursky, 1982)  
RCA/Columbia Home Video

**THRONE OF BLOOD**

(Réal.: Akira Kurosawa)  
Cinémathèque Collection CC5035  
Hi-Fi Mono

**WHERE THE HEART IS**

(Réal.: John Boorman, 1990)  
Touchstone Home Video 997  
Hi-Fi Stereo Surround

★

Aussi disponible, mais rare:

**AS YOU LIKE IT**

(Réal.: Paul Czinner, 1936)  
Avec Elizabeth Bergner, Laurence Olivier.

**A MIDSUMMER NIGHT'S DREAM**

(Réal.: Max Reinhardt, William Dieterle, 1935)  
Avec: James Cagney, Olivia de Havilland, Mickey Rooney.

**ROMEO AND JULIET**

(Réal.: Renato Castellani, 1954)  
Avec Laurence Harvey, Susan Shantall.

**ROMEO AND JULIET (BALLET)**

(Réal.: Paul Czinner, 1966)  
Avec Margo Fonteyn, Rudolph Nureyev

**SMILES OF A SUMMER NIGHT**

(adaptation libre de A MidSummer Night's Dream)  
(Réal.: Ingmar Bergman, 1955)

**THE TAMING OF THE SHREW**

(Réal.: Sam Taylor, 1929)  
Avec Mary Pickford, Douglas Fairbanks.

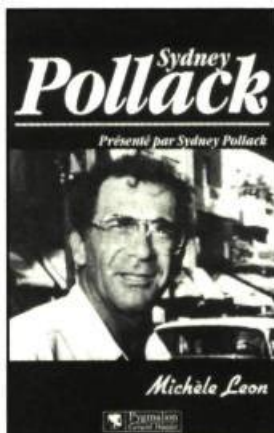
Johanne Larue

Romeo &amp; Juliet de Franco Zeffirelli

**SYDNEY POLLACK**

par Michèle Léon

On le connaît parce qu'on l'a vu dans *Tootsie*, on le connaît parce que c'est le metteur en scène favori de Robert Redford (*This Property Is Condemned*, *Jeremiah Johnson*, *The Way We Were*, *Three Days of the Condor*, *The Electric Horseman*, *Out of Africa*, *Havana*) et qu'ils sont amis comme l'ont été de longues années Don Siegel et Clint Eastwood.



Sydney Pollack n'a pas donné d'entrevues exhaustives dans les grands magazines de cinéma où il aurait pu parler de son art, de la créativité, de Hollywood en général ou en particulier. Rien ne le caractérise véritablement et c'est tout à l'honneur de Michèle Léon de nous présenter cet auteur (peu importe ce que d'aucuns penseront de ce mot), observateur attentif, comparse du scénariste David Rayfiel et directeur d'acteurs qui ont gardé un respect profond pour l'homme qui les a dirigés.

Pollack choisit des sujets qui permettent à ses héros de passer par des péripéties qui les plongent dans une nouvelle réalité (une qu'ils ne soupçonnaient probablement pas), mais qui, en fin de compte, ne parviennent pas à changer radicalement leurs attitudes face à la vie et aux autres. «Tous mes films, dit-il, sont des cercles. Je ne suis jamais entièrement satisfait tant que la fin ne contient pas le début. Les personnages sont différents mais

curieusement, ils sont les mêmes parce que je ne crois pas que nous changions beaucoup.» Regardez par exemple *Bobby Deerfield*: le héros (Al Pacino) veut changer, il essaie et sur certains aspects mineurs, il y parvient, mais il ne sera jamais une personne véritablement différente. On peut dire la même chose des personnages principaux de *Out of Africa*, jaloux de leur indépendance, de Jack Weil à la fin de *Havana* lorsqu'il dit: «Tu sais comment me retrouver, n'est-ce pas?»

Livre agréable à lire, empreint de beaux sentiments certes, mais de ce romantisme inhérent à une Amérique chaude et sensible, naturelle et belle, celle que décrit dans ses films le poète (à ses heures) Sydney Pollack.

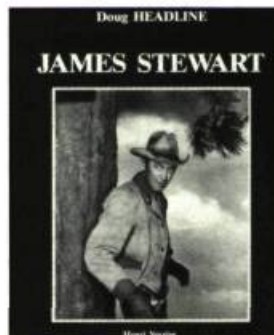
Maurice Elia

Pygmalion/Gérard Watelet, Paris, 1991, 324 pages.

**JAMES STEWART**

par Doug Headline

Voici le dernier des livres d'Henri Veyrier: un superbe album consacré à James Stewart. Une première partie retrace rapidement la vie de l'acteur. Très jeune, il aime composer des pièces. Sa soeur ayant reçu un accordéon, il en hérite rapidement. De plus, il se passionne pour l'aviation. À l'université, il entre au Princeton Triangle Club où il rencontre Joshua Logan. Tous deux amoureux de théâtre vont se retrouver au cinéma. Ainsi James Stewart garde un bon souvenir de



ses débuts à Hollywood: «Les grands studios n'étaient pas seulement des usines comme aujourd'hui. C'étaient de grandes familles d'artistes et de techniciens sous contrat où les acteurs pouvaient apprendre leur métier de la meilleure façon possible: par l'expérience.» Il avait alors vingt-sept ans. La guerre vient le prendre et c'est naturellement l'aviation qui l'adopte. À son retour, il confiera à Frank Capra (récemment décédé), durant le tournage de *It's A Wonderful Life*, que jouer la comédie lui paraît idiot et inconséquent après ce qu'il a vu à la guerre. Lionel Barrymore le rassure: «Ne vous rendez-vous pas compte que vous provoquez des émotions chez des millions de gens, que vous transformez leurs existences, que vous leur donnez un sentiment d'exaltation? Quelle autre profession a ce pouvoir ou peut être si importante?» On sait que James Stewart a connu une carrière remarquable avec soixante-dix-neuf films à son crédit. L'album examine chacun de ces films en trois points: le générique détaillé, un résumé du sujet et un commentaire sur la réalisation. Comme toujours, un album parsemé de nombreuses et très belles photos. Un livre précieux.

Léo Bonneville

Henri Veyrier, Paris, 1991, 382 pages.

**HARRISON FORD**

par Jean-Jacques Jelot-Blanc

Ils sont étranges les débuts de la carrière d'Harrison Ford. Tout d'abord ce n'est pas un intellectuel. L'étude ne le passionne pas. Toutefois, il arrive à trouver de petits rôles qu'il remplit agréablement. Mais cela n'a pas de suite. Après quelques essais, il décide de devenir menuisier. Mais, à l'occasion, grâce à des amis, il retourne en studio. C'est ainsi qu'il fait connaissance de Lucas et de Coppola et qu'on le retrouve dans *American Graffiti* et dans *The Conversation*. Mais là encore ce ne sont que des essais. Il retourne à l'ébénisterie. Lucas va le reprendre dans *Star Wars* pour